

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 41

Artikel: Donnant, donnant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TROIS MOIS GRATUITS

Les nouveaux abonnés au **Conteur**, à partir du 1^{er} janvier 1913, recevront **gratuitement** ce journal durant le **quatrième trimestre 1912** (octobre à fin décembre).

ENCORE UN VAUDOIS DE NAPLES

On nous écrit :

Le *Conteur* a publié récemment en feuilleton les mémoires de feu Auguste Meylan au service de Naples. Peut-être ses lecteurs ne parcourront-ils pas sans intérêt la missive ci-après, remontant à une époque plus éloignée et dont l'auteur est aussi un Vaudois enrôlé dans l'armée napolitaine.

Naples, le 6^{me} 8^h 1829.

Ma respectable Mère,

Je répond à votre lettre datée du 10 février dernier, qui m'a causé autant de plaisir qu'à vous de l'écrire, je ne peut assez vous remercier de vos bons souvenirs, et de l'amitié que vous me portez, croyez que de mon côté c'est la même chose.

Ma bonne Mère ne vous désespéré pas, le temps n'est plus long, Dieu voudras bien vous laisser revoir votre fils Frederich, et vous laissez vivre nombre d'années avec lui. Je tâcherai aussi bien que mes frères et sœurs a vous rendre heureuse et vous faire passer des jours sereins et bons, je crois que jusqua présent on ne peut pas me trouver a redire sur ma conduite, car je ne suis jamais puni, je fait de mon mieux pour contanter ces M^{rs} qui sont assez difficile sur certaines choses, mais pourtant, affin j'ai pu parvenir a faire a leurs gout et je m'en trouve bien.

Ne craignez pas ma chère mère, frères et sœurs, que je me réengage, cela ne se fera pas car du service, j'en ai assez, ce n'est pas que nous soyons bien mal, mais, celui qui est soldat tant bien qui soit est toujours esclave, et cela ne me plait pas, j'aime mieux la liberté; sans cela le pays de Naples me déplait, pas tant le pays, comme cest le peuple, le pays est assez beau, mais un peuple barbare comme il n'y en a point, on ne peut se fier à eux pour rien, ils sont lâches traitres, sales, les grands comme les petits cest tous la même chose, dans les plus grandes maisons cela vous fait soulever le cœur en y entrant, ils sont bigot superstitieux a l'extrême, en sortant de la messe si ils peuvent vous voler ou vous faire du mal ils le font, ils sont abruti par le clergé, qui est très nombreux, car nous comptons plus de 300 tant Eclises que chapelles, sur quoi il y a les trois quart de couvent de tous les ordres tant hommes que femmes, de tout les ordres d'hommes il y en a un de femmes et tout près les uns des autres. Sans cela le pays est abondant en tout, on y vit très a bon mar-

ché, le vin nous le buvons hors de la ville a 1 c. et demi le bocal, en ville 3, 4, et 6 c. le pain 6 sous les deux livres, du fruits toute l'année, des légumes verd aussi, et a un très bas prix, mais aucuns plaisir que de boire et manger, le peuple ne peut pas nous voir, aussi nous sommes d'obligé de les mener à coups de pieds et de poing pour ce faire respecter enfin c'est des bêtes brutes.

Je l'anguis bien après le moment que je pourrai leurs faire voir mes talons encore quinze mois a souffrir, et après je pourrai revoir le pays qui m'a vu naître, quel jour de fête pour moi quand je pourrai tous vous serrez dans mes bras, et vous embrasser, l'un après l'autre, changer l'habit rouge contre un bleu; pour l'Ecole militaire, je n'en suis pas bien friand car j'en ait passé une bonne est longue ici, ce n'est que quand je serais au pays, s'il faut y aller on ira, que ne ferait-t-on pas pour sa patrie et pour la liberté.

Vous ferez bien des compliment à mon Capitaine, vous lui direz que je suis très sensible a son amitié que je me ferai toujours un honneur de servir dans sa compagnie, en brave et digne Carrabiniers. Vous aurez le plaisir de voir mon cousin Tavel, il va en Suisse, il pourras vous dire tout.

Cela ma fait beaucoup de peine que Fortier ce soit cassé l'épaule dernièrement, étant en détachement il est actuellement a l'hospital, cela va un peu mieux, il vous fait bien des compliment je vais le voir souvent, on lui fait espérer qu'il seras bientôt guerris et que cela reviendra comme auparavant, mais je crois qu'il faudra encore du temp et de la patience de sa part, nous sommes toujours très bons camarades. Nous avons vu le petit Mousquetel dernièrement il est tambour et ce conduit très bien, il vous fait a tous bien des compliment de même qua ces parents.

a Dieu mes chers frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines, neveux et nièces, je fais des vœux pour votre santé, prospérité, et bonheur, je vous embrasse tous d'un cœur amical, et sincère.

et vous ma tendre et respectable Mère, que Dieu vous donne sa s^{te} benediction, vous conserve encore nombre d'années en bonne sante, et un bonheur Éternel.

Recevez les embrassements d'une amitié filiale, et constante de celui qui ce dit pour la vie, et avec Respect

V^{tre} fils
J.-Frederic GUANY.

Pour le remonter. — M. ... va voir un de ses amis, très sérieusement malade. Il le trouve perché sur une « tèche » de matelas, qui atteint presque le plafond. Il s'informe auprès de la femme du moribond de la raison de cet échafaudage.

Alors, celle-ci, fondant en larmes :

« Hélas, Monsieur, le docteur l'a trouvé tellement bas, ce matin, que j'y ai mis tous les matelas de la maison, à ce cher. »

Générosité. — M. et M^{me} ... consultent, dans les journaux, la liste de souscription ouverte en faveur des victimes d'une inondation.

MADAME (*lisant*). — Anonyme, 5 francs! (A son mari.) Dis, Hector, nous ferons croire que c'est nous.

MONSIEUR (*lisant par dessus l'épaule de madame*). — Non, plutôt celui-ci: Anonyme, 100 fr.

MADAME. — Oh! c'est trop!

MONSIEUR. — Rien n'est trop pour moi, quand il s'agit de philanthropie.

VÉNUS EN FRANCHISE

Un amateur d'art rapportait de l'étranger un moulage réduit de la célèbre *Vénus de Milo*, qui est au Louvre, on le sait. Il l'avait fait emballer avec soin, pour prévenir tout accident durant le trajet.

Arrivé à la douane, le voyageur déclare correctement le contenu de la caisse: « C'est une statue... Non destinée à la vente », croit-il devoir ajouter.

Les droits d'entrée sont assez élevés sur ce genre d'articles; la douane ne protège pas les arts.

Le visiteur, méfiant comme tous les douaniers, — c'était son droit, presque son devoir, — insiste pour l'ouverture du colis.

Le propriétaire de celui-ci renouvelle sa déclaration: « Mais, je vous le dis, c'est une statue, la *Vénus de Milo*. » Puis il répète encore, espérant mieux convaincre le douanier: « Et c'est pour moi; quoi, enfin, pour... mon usage personnel, non pour la vente que je la rapporte. Si vous m'obligez à ouvrir, je risque de manquer mon train. De plus, je ne saurai refaire aussi bien l'emballage. »

Le douanier est inflexible.

On soulève le couvercle de la caisse, on débarrasse l'épicié qui recouvre le torse de la statue.

— Assez, assez! fait le visiteur, rassuré, je vois ce que c'est: une statue cassée; une anti-quaille. Ça ne paie pas! Remballiez!

Ce que le propriétaire de la statue se frotta les mains de l'insistance du douanier et, surtout, ce qu'il bénit la célèbre *Vénus* d'avoir perdu ses bras ou de n'en avoir jamais eu — car on n'est pas encore très bien fixé sur ce point d'archéologie.

Donnant, donnant. — La tante de Toto, une vieille fille, toute ridée et avec du poil au menton, est venue faire visite.

— Alors, Toto, tu ne m'embrasses pas?

— Oh!... oui... mais tu me donneras quelque chose... pour la peine.

Incorrigible. — Charles Cook faisait un jour cette déclaration bien exacte:

« J'ai vu se convertir des ivrognes, des femmes perdues, des meurtriers même, mais je n'ai encore jamais vu se convertir un avare. »